

heure de la soirée nous devons arriver chez le général.

— Jeudi matin, monsieur, vous aurez un mot de moi.

L'entretien de M. de Bourgueil et du Corse fut interrompu par Adeline, qui entra vivement en disant :

— Bon père, maman se trouve mieux.

Puis voyant que M. de Bourgueil était encore en compagnie, elle resta près de la porte.

A l'aspect d'Adeline, M. de Bourgueil et Pietri échangeèrent un coup d'œil significatif.

— Ainsi, mon cher monsieur, — dit M. de Bourgueil, j'attendrai votre lettre.

— Oui, monsieur, répondit le Corse en s'inclinant pour prendre congé. Si je puis avoir l'honneur de vous écrire plus tôt que je ne l'espère, je vous écrirai.

Et Pietri, après s'être incliné de nouveau et profondément devant Adeline, lorsqu'il passa près d'elle, quitta le salon.

— Quel est donc ce monsieur, bon père ? demanda la jeune fille après le départ de Pietri. Il a une figure bien vénérable.

— Tu trouves ?

— Oui, mon père.

— Tu as raison et ton instinct ne t'a pas trompé... C'est un très digne homme... Mais, dis-moi, où est ta bonne mère ?

— Elle vient de rentrer dans sa chambre, elle se trouve mieux, le grand air lui a fait du bien ; elle m'a dit : Va voir si ton père est seul, car j'aurais à causer avec lui d'une pensée qui m'est venue pendant notre entretien de tantôt.

— Cela se trouve à merveille, car j'ai justement à parler à ta mère. Va donc la prévenir que je l'attends.

— Il paraît que c'est le jour des grands mystères, dit en riant la jeune fille. Je te laisse ; je vais avertir maman : je ne reviendrai que lorsque vous me ferez demander.

Et Adeline sortit.

Quelques momens après, M^{me} de Bourgueil entra.

Les deux époux se trouvèrent seuls.

XVI.

Lorsque M^{me} de Bourgueil se trouva seule avec son mari, la cruelle contrainte que lui imposait toujours la présence de sa fille disparut ; son regard, d'une dignité triste, n'évitait plus celui de M. de Bourgueil ; lui, de son côté, n'ayant plus besoin de feindre une hypocrite tendresse, laissait lire sur sa physionomie la haine, la froide méchanceté qui l'animait, et aussi les ressentimens d'une douleur incurable, car, ainsi que nous l'avons dit, si l'inconcevable férocité de cet homme pouvait être, sinon excusée, du moins expliquée, c'était par l'acuité de ce qu'il souffrait aussi, lui !

M^{me} de Bourgueil dit à son mari d'une voix ferme :

— Monsieur, après l'horrible scène de tantôt, une explication est devenue indispensable.

— Une explication ?... Pour m'expliquer quoi, madame ?

— Monsieur, je trouve que mon supplice, mon expiation, si vous voulez, a assez duré.

— Pardon, je ne trouve pas cela.

— Je m'en aperçois, monsieur. Votre infernale méchanceté est féconde ; ce que j'ai enduré aujourd'hui dépasse tout ce que j'avais souffert jusqu'ici.

— Madame, il faut du progrès en toute chose.

— Cela signifie, sans doute, que vous me ménagez des tortures plus grandes encore ?

— Je l'espère.

— Vous vous vantez...

— Non, madame...

— Ecoutez bien ceci, monsieur : lorsqu'il y a plus de vingt ans, vous avez eu la preuve de ma faute, je vous ai conjuré de demander notre séparation, vous m'avez refusé ; la loi, le droit, la force, étaient pour vous ; la possession de votre victime vous a été assurée, garantie...

— Dieu merci...

— Je suis devenue mère, j'ai pressenti tout ce que cette maternité me préparait d'angoisses et d'alarmes ; je vous savais capable de tout ; ma vie était consacrée désormais à défendre mon enfant contre vous...

— Ne dirait-on pas que je voulais le dévorer, votre enfant ? quel bel ogre je suis !... votre fille m'adore.

— Oh ! je le sais, monsieur, vous dédaignez les vengeances brutales, et surtout promptes : un coup de poignard ne m'aurait tuée qu'une fois, et mon supplice dure depuis vingt ans ; lorsque vous m'avez déclaré que vous vouliez me garder près de vous et ne pas me séparer de mon enfant, j'ai deviné que ce que j'aurais à souffrir pendant la première adolescence de ma fille ne serait rien auprès de ce qui m'était réservé par vous lorsqu'elle aurait l'âge de raison.

— Je ne crois pas avoir trompé vos prévisions ?

— Non, monsieur, et même, la seule attente de ce nouveau martyr, je l'avoue, le plus cruel de tous et sur lequel vous preniez soin d'appeler sans cesse et d'avancer ma pensée... cette attente était horrible... Enfin l'heure est venue, où vous avez pu me dire : « Votre fille a maintenant l'âge de raison, vous vous chérissez toutes deux... Je l'entretiens dans sa tendresse, et sa vénération pour vous, en lui en donnant l'hypocrite exemple... Votre fille est votre seule consolation, votre unique affection en ce monde... »

— Je puis vous aider à rappeler vos souvenirs, — reprit M. de Bourgueil en interrompant

sa femme. — « Si jamais, madame, vous avez l'audace (ai-je ajouté) de vous opposer à une seule de mes volontés, je vous démasque aux yeux de votre fille... et au lieu du respect, de l'idolâtrie que vous lui inspirez, elle n'a plus pour vous que mépris et aversion ; je renie avec éclat ma paternité, ainsi que j'en ai conservé le droit ; j'affiche votre honte et l'opprobre de la naissance de votre fille, je vous livre toutes deux aux dégoûts du monde, et je chasse de ma maison la mère adultère et la fille adultérine... » Oui, voilà ce que je vous ai dit alors, madame... Vous me savez homme à tenir ma promesse ; pourquoi revenir là-dessus ?

— Vous connaissez, monsieur, ma folle tendresse pour ma fille, ma seule consolation en ce monde... vous l'avez dit... Vous saviez la fierté de mon caractère, et que je sacrifierais tout à la honte d'avoir à rougir devant mon enfant, et à la crainte de lui porter un coup affreux... mortel peut-être... vous m'avez dominée par vos menaces ; alors a commencé pour moi un supplice de tous les jours, de tous les instans ; ce n'était pas assez pour vous que d'amener sans cesse cette innocente enfant à louer *mes vertus*, à me glorifier comme le modèle des mères et des épouses... vous m'avez traînée dans un monde où je devais souvent rencontrer le général Roland, sa femme et sa fille ; vous avez fait plus, vous m'avez forcée de faire partie d'une œuvre à laquelle appartenait la comtesse Roland : vous comptiez ainsi préparer presque fatalement je ne sais quel rapprochement dont le but m'échappe, mais qui ne peut être qu'horrible pour ma fille et pour moi ! Enfin, ce matin, profitant, avec un art infernal, de quelques paroles d'Adeline au sujet de la comtesse Roland et de son mari, vous avez rendu ma fille... votre complice, oui... grâce à vous, cette pauvre enfant, dans sa naïveté, m'a torturée... sous vos yeux... elle mon Dieu ! ajouta M^{me} de Bourgueil d'une voix altérée par les sanglots, elle... qui n'a vécu... qui ne vit que pour m'aimer...

— Tout cela est vrai, madame, répondit M. de Bourgueil avec un calme effrayant. Où voulez-vous en venir ?

— Monsieur, je suis résolue à ne plus subir désormais un pareil supplice.

— Ne dites pas de ces puérilités-là, je vous prie.

— Monsieur...

— Voyons, madame de Bourgueil, parlons raison. Croyez-vous que c'est au moment où ma vengeance commence à se dessiner, que je vais y renoncer ? Tenez, quoique vous vous soyez conduite envers moi dans votre jeunesse comme une fiéffée coquine, j'ai toujours rendu justice au bon sens de votre âge mûr. Vous avez été, il est vrai, une femme adultère, une de ces infâmes qui, au su ou à l'insu de leurs

maris, élèvent dans la sainteté du foyer domestique le fruit de leur débauche...

— Ces outrages, monsieur, dit la malheureuse femme en mordant son mouchoir pour étouffer ses sanglots, ces outrages, je les ai mérités, je les subis, mon Dieu, depuis bien des années sans me plaindre ; je ne me plaindrai pas aujourd'hui.

— En effet, vous commencez, je le crains, à vous blaser là-dessus ; nous trouverons moyen de remédier à cette satiété. J'avais donc l'honneur de vous dire, madame, que vous aviez été une femme sans mœurs et digne du dernier mépris ; mais enfin, dans mon impartialité, je dois reconnaître que vous êtes une femme de bon sens. Or, je vous le répète, et je vous le demande à vous-même, n'est-ce pas puéril de venir me dire : Je suis résolue à ne plus souffrir ceci ou cela ?

— Telle est pourtant ma résolution, monsieur.

— Madame de Bourgueil, vous me faites pitié !

— La pitié... oh ! c'est un sentiment que je ne vous ai jamais inspiré, monsieur ! que je ne vous inspirerai jamais !

— Jamais !

— C'est pour cela que je veux mettre fin à mon martyre.

— Eh, mon Dieu, sans doute, vous le voulez ; on veut toujours. Mais pouvoir, madame, mais pouvoir ?

— Je le pourrai.

— Comment ?

— Vous m'avez dominé jusqu'ici en me menaçant de dévoiler ma honte à ma fille. Eh bien, je vous dis que si vous me poussez à bout, je ferai moi-même, oui, moi-même, quoique cette pensée me glace d'épouvante, je ferai moi-même ce terrible aveu à ma fille.

— Bon ! Et puis ?

— Cet aveu lui prouvera ce que j'ai dû souffrir jusqu'ici, monsieur. Elle m'aime ; elle me pardonnera. Elle me plaindra peut-être... Je connais son cœur.

— Très bien ! Et puis ?

— Alors du moins, monsieur, je ne serai plus forcée de cacher l'horreur que vous m'inspirez ; alors j'échapperai à cette vie de mensonge, de réticences et d'alarmes toujours renaissantes, à laquelle vous m'avez condamnée, et qui me tue à petit feu.

— De mieux en mieux ! Et puis ?...

Et comme M^{me} de Bourgueil regardait son mari, il reprit :

— Oui, je vous le répète, et puis après, qu'arrivera-t-il ? oui, qu'arrivera-t-il, lorsque vous aurez fait à votre fille cet aveu qui, malgré tout l'artifice de sentimentalité maternelle dont vous pourrez l'entourer, se résumera par ceci : « Mon enfant aimée, j'ai été la maîtresse du général Roland, et surprise au sortir de ses

bras par M. de Bourgueil ; tu le crois ton père, chère innocente... erreur, ton vrai père est le général Roland, mon ancien amant ; aussi, chaste fille, m'est-il insupportable de t'entendre glorifier sans cesse mes vertus de mère de famille : ça finit par devenir une insipide plaisanterie ; oui, chère et virgine fille, comme tant d'autres j'ai eu un amant ; de cet amant, un enfant, et cet enfant, c'est toi, fille adorée ; maintenant, tu ne seras pas assez dénaturée pour me mépriser à cause de cet *enfantillage*, et retourner contre moi ces principes de moralité que je t'ai donnés par pure hypocrisie ; car ces principes, je les ai outrageusement foulés aux pieds. Tu sais maintenant que j'ai été un misérable dans mon jeune temps ; n'en parlons plus, vivons en bonnes amies, et surtout honore-moi, respecte-moi, glorifie-moi comme par le passé. » — Soit, vous tiendrez à votre fille ce langage ou son équivalent. Mais ensuite, madame de Bourgueil ? Oui, ensuite ? De deux choses l'une, ou votre enfant n'éprouvera pour vous que dégoût et horreur, ou vous lui ferez pitié et elle vous continuera sa tendresse.

— Sûre de sa tendresse, monsieur, je ne crains plus rien, je m'ensevelis avec elle dans quelque retraite et...

— Ah ! ah ! ah ! reprit M. de Bourgueil avec un éclat de rire sardonique. Il paraît que c'est chez vous une idée fixe... Déjà, dans le temps, vous m'aviez parlé de cette imagination de retraite au sujet du colonel Roland qui, par parenthèse, se moquait de vous et ne donnait pas, lui, dans ces idylles romanesques. *Une chaumière et mon amant !* disiez-vous alors. *Une chaumière et ma fille !* dites-vous aujourd'hui... C'est à merveille ! Mais, fidèle et chaste épouse, permettez, il me semble que je suis toujours un peu trop oublié dans vos projets... Vous croyez ingénument que, lorsque vous aurez spontanément avoué votre déshonneur à votre fille, vous m'échapperez pour cela ? Allez donc, pas le moins du monde !

— Que dit-il ? s'écria M^{me} de Bourgueil avec épouvante ; ô mon Dieu, que vais-je entendre !

— Oh ! sans doute, il viendra un moment fatal où je révélerai votre honte... et je reculerai peut-être ce beau jour jusques après le mariage de votre fille, mariage auquel je songe, nous en parlerons ; peut-être même attendrai-je qu'elle soit mère à son tour : vous voyez que vous avez encore bien des phases peu réjouissantes à traverser.

— Non, murmura M^{me} de Bourgueil presque avec égarement, non, c'est impossible !

— Sans doute il viendra, dis-je, un moment, reprit son bourreau, un jour suprême, fatal, où je vous chasserai vous et votre fille, de cette maison où vous avez apporté l'opprobre ; mais, permettez, je reste seul juge, maître de l'opportunité de ce moment ; or, si d'ici là, vous voulez faire votre honnête confession à votre

fille, libre à vous ; seulement, je vous le répète, nous ne nous séparerons pas pour cela, au contraire : ce chaste aven sera un nouveau lien pour notre cher petit *trio* ; oui, chaque jour, vous m'entendrez dire devant vous à *mademoiselle Roland*, ainsi que je m'amusais à l'appeler tantôt et ainsi qu'elle s'appelait elle-même en se jouant : « Eh bien, ma chère, votre vertueuse mère, ce modèle des épouses que voici, s'est donc prostituée au colonel Roland, dont vous êtes la fille ! »

— Oh ! assez ! assez !... s'écria l'infortunée en se tordant les mains de désespoir. Oh ! la mort ! plutôt la mort que de pareils outrages devant ma fille !

— Bah !... la mort, je vous l'ai dit il y a vingt ans, et vous m'avez donné raison, les femmes ont la vie dure... et puis... mourez, soit, votre fille me reste...

— Mais c'est horrible ! s'écria M^{me} de Bourgueil, égarée par la terreur. Mais je suis donc condamnée à ne jamais sortir de ce cercle d'épouvante et de tortures ! Mais c'est quelque chose d'inférieur, que cet homme ! N'ai-je donc pas assez souffert, mon Dieu ! pour désarmer ce monstre !

— Ce monstre ! vos souffrances, vos tortures ! mais vous êtes stupide, à la fin ! s'écria M. de Bourgueil sortant enfin de son calme sardonique, et mis hors de lui par les reproches de sa femme. Vos souffrances ! et moi donc ? Savez-vous ce que j'ai souffert... depuis plus de vingt ans !... Misérable femme ! elle ne voit pas que ma vengeance est une lame à deux tranchants ! Oh ! réjouissez-vous, tendre épouse, chaque coup que je vous porte me fait à moi une blessure plus cruelle peut-être encore que la vôtre. Ah ! vous croyez, vous, que tout est roses... dans le fiel et dans la haine ! Ah ! vous ignorez ce que me coûte l'assouvissement de ma vengeance !... Eh bien, je vais vous le dire, moi, madame... et nous verrons après si vous aurez l'audace, entendez-vous, l'audace... de vous étonner de vos tortures passées... et de vouloir échapper à celles qui vous attendent !

Les traits de M. de Bourgueil n'exprimaient plus cette haine implacable, cette férocité froide, qui le rendaient si terrible... mais un mélange de désespoir, de rage, et surtout de douleur atroce... que madame de Bourgueil n'avait jamais soupçonné chez son mari.

XVII.

M. de Bourgueil, s'approchant de sa femme les bras croisés sur sa poitrine, les traits bouleversés par une émotion dont il n'était pas maître, lui dit d'une voix, non plus acerbe et sardonique, mais palpitante de douleur :

— Voyons, madame. Vous avez évoqué le passé. Parlons-en. Vous m'avez reproché vos tortures. Parlons des miennes. Vous êtes, dites-

vous, la victime ? Parlons du *bourreau*, du *monstre* ! Il y a bientôt vingt-cinq ans, je vous ai épousée, madame ; vous étiez sans fortune, j'étais riche. Nos familles se connaissaient. Depuis longtemps je vous avais aimée ! oh ! passionnément aimée ! Mais avant de demander votre main à votre père, je vous ai dit : « Le plus grand bonheur de ma vie serait de m'unir à vous. Exposer mon désir à votre père serait vous attirer de sa part des obsessions pénibles pour vous, et auxquelles cependant vous pourriez céder, ainsi que tant de jeunes filles. Je ne veux pas cela ; je ne veux vous devoir qu'à vous-même. Vous me connaissez presque depuis l'enfance ; si vous voulez m'étudier davantage, nos relations de famille nous permettent de nous voir souvent. J'attendrai, et si un jour vous prenez assez de confiance en moi pour me charger de votre avenir, vous me le direz. Seulement alors, je m'ouvrirai à votre père sur mes projets. » Telle a été ma conduite envers vous. Est-ce vrai ?

— Oui, monsieur, répondit M^{me} de Bourgueil, de plus en plus surprise du changement de son mari et de l'expression de douleur amère qu'elle lisait sur son visage.

— Au bout d'une année d'épreuve, reprit-il, vous aviez sans doute suffisamment apprécié mon caractère, mes habitudes, mes goûts ; car vous m'avez dit : « Parlez à mon père ; j'ai foi en vous, ce mariage comblera tous mes désirs. » Est-ce vrai ?

— C'est vrai.

— Nous nous sommes mariés, j'étais ivre de bonheur et d'amour. Ce bonheur, cet amour, les partagiez-vous alors ?

— Oui, monsieur.

— Pendant les deux premières années de notre mariage, vous m'avez rendu le plus heureux des hommes, vous sembliez non moins heureuse. Avez-vous eu, pendant ces deux années, quelques reproches à m'adresser ?

— Aucun, monsieur, aucun.

— Ai-je, en quoi que ce soit, blessé votre délicatesse, votre cœur, votre affection ?

— Non.

— N'ai-je pas fait tout ce qui dépendait de moi pour continuer de mériter votre estime et votre amour ? Avez-vous pu un seul instant douter de ma tendresse ?

— A cette époque, je n'en ai jamais douté, monsieur.

— A cette époque, madame, j'avais un ami, un ami d'enfance, brave entre les plus braves : bien jeune encore, son nom était déjà l'une des gloires de la France. J'aimais cet ami comme un frère ; j'étais naïvement fier de lui. Je vous en avais souvent parlé. Au retour de l'une de ses campagnes, je vous l'ai présenté, vous demandant pour lui votre amitié.

— Monsieur, épargnez-moi, murmura M^{me}

de Bourgueil, ce langage me tue... Ah ! je préfère vos outrages.

— Je reçois cet ami dans notre intimité de chaque jour. Bientôt, Dieu m'en est témoin, sans que j'aie rien fait pour cela, à votre première tendresse pour moi succède la contrainte, puis la froideur, l'éloignement, l'aversion ; enfin, nos appartemens sont séparés. Dites, madame, cet éloignement, cette aversion, en quoi l'avais-je méritée ? Etais-je moins dévoué, moins aimant que par le passé ?

— Non, non, monsieur. Mais, de grâce...

— Dites, madame ! m'avez-vous vu assez de fois à vos pieds, désespéré, pleurant ! Je pleurais alors ! vous demandant, à mains jointes, la cause de cet éloignement qui me navrait ! Un seul mot amer ou blessant est-il alors sorti de mes lèvres ? N'est-ce pas par la douceur, par la résignation, par la soumission la plus absolue à vos moindres desirs, que je m'efforçais de vaincre votre cruelle froideur, dont je me tuais en vain à pénétrer la cause ? Me suis-je jamais plaint ? Tout au plus, dans ma douleur profonde, je me permettais timidement d'en appeler du présent à ce passé, que vous m'aviez fait si beau, si heureux. Est-ce vrai, madame, est-ce vrai ?

— Ayez pitié de moi !

— Et votre fille, aura-t-elle pitié de vous, lorsqu'au jour de l'expiation dernière, je vous dirai devant elle ce que je vous dis là ? lorsqu'elle saura quelle avait été la conduite de l'homme que vous avez déshonoré ?

— Non, reprit madame de Bourgueil anéantie, non, je le sens, je n'aurai pas même de pitié à attendre de ma fille. Oh ! je suis bien malheureuse !

— Ecoutez encore le bourreau, madame ! Ecoutez encore le monstre ! Enfin, la cause de votre aversion, je la sais ! Je vous surprends chez le colonel Roland. A ce moment, voyez-vous, j'aurais eu l'énergie de demander au colonel Roland réparation par les armes, que je ne l'aurais pas fait. Non, sa mort eût été incertaine, et j'étais sûr de vous avoir en vie. Je vous ai donc gardée. Alors... alors pour moi aussi, madame, a commencé une existence épouvantable, car je vous aimais, moi, je vous aimais toujours !

Et M. de Bourgueil accentua ces mots d'un ton si déchirant, que sa femme tressaillit ; puis elle ajouta d'un air de doute amer :

— Vous m'aimiez ! monsieur, vous m'aimiez, et vous jouissiez de mes douleurs, de mes larmes.

— Oh ! madame, le temps était passé de vous prouver mon amour par une folle tendresse ; je vous le prouvais selon que je le ressentais, moi ! par la haine ! oui, par la haine ! C'est étrange, n'est-ce pas ? mais cela est. Je vous abhorrais, et je ne pouvais me résoudre à me séparer de vous, non, comme autrefois je